

## Romances sans paroles

Yves Navarre

### 21. MASSAYAKI

« Le jeune homme de Tokyo. En me raccompagnant, il y a deux heures, Lussac m'a dit que je devais me promener dans le parc, en face de l'hôtel, et surtout, en cas de rencontre, " vous en ferez quasiment à chaque pas ", ne jamais dire un mot, " si vous parlez, c'est fini. Une seule parole les rend coupables ". Et devant l'hôtel, alors que nous nous quittions " ne tardez pas, c'est l'heure des collégiens et des étudiants ". Jamais je n'ai fait de confiance à Lussac. Il y a un an encore j'aurais pris ombrage d'un tel conseil. Mais Lussac sait qu'il s'agit pour moi d'une dernière mission et qu'il y a de fortes chances que je ne sois plus jamais, de près ou de loin, son patron. Dans cette ville, l'étranger est perdu. Dans ce pays, l'étranger est sale. Toutes les horloges donnent la même heure et la même seconde. L'obsession de l'heure exacte. Et les gens se saluent, à distance. Ils ne se touchent pas. Je l'avais vu, je l'avais lu mais je ne l'avais pas vécu. Propreté, ponctualité. Notre imagination est une crasse. Nous avons cette lèpre.

« Le temps de laisser mes dossiers, de me laver les mains et de boire un verre d'eau, je suis redescendu. J'ai traversé l'avenue et je suis entré dans le parc. Des allées sinueuses, un lac, des escaliers, des pavillons fermés pour cause de fin d'automne, un vent cisailant, des passantes et des passants, des jeunes gens en uniforme, petits soldats des collèges, et des très jeunes hommes, livres sanglés sous le bras, promeneurs de fin d'après-midi, regards furtifs qui se croisent surtout lorsqu'ils ne se croisent pas, subtile manière de se voir sans se regarder. L'Occident est voyeur. L'Occidental veut tout voir et savoir. Il exhibe. J'étais un Oriental du temps de ma honte, quand je pouvais, ou croyais pouvoir, encore cacher mes sentiments.

« Longtemps j'ai cru, également, mépris de colon, que seuls les Japonais ou les Chinois pouvaient se distinguer et se reconnaître. Je leur prêtais des traits identiques. Mais là, isolé, chercheur d'or, frileux dans mon manteau, je me suis mis à vivre leurs différences. Celui-ci, croisé plusieurs fois. Celui-là que je retrouvais plus loin assis sur un banc, l'air détaché. Un si beau détachement. Nous ne rêvons que d'attachement et de propriété. Sans doute attendait-il que je prenne place à côté de lui. À peine cette idée m'avait-elle effleuré qu'il se levait et disparaissait dans la première allée de côté. Fâché ?

« Puis, j'ai rencontré mon jeune homme de Tokyo. Nous nous sommes frôlés. Je ne me suis pas retourné. J'ai poursuivi mon chemin. Errant. Lentement. Comme avant notre croisée. Témoin de notre rencontre, en surplomb du parc, le gratte-ciel de l'hôtel. Je ne pouvais pas me perdre. Je savais que le garçon me suivait. Je le sentais. Je le voulais. J'ai contourné le lac, un escalier, une butte, puis une allée, en direction de l'hôtel, l'avenue, un passage pour piétons. J'ai attendu que le feu passe au rouge. Le garçon était là. À quelques mètres. Assez loin pour que de toutes les façons je ne puisse pas lui adresser la parole. J'ai traversé. Il a traversé. Je me suis approché de l'hôtel. Il s'est rapproché de moi. Je suis entré dans l'hôtel. Il m'a suivi. Jusqu'à l'ascenseur. J'ai esquissé un geste, il est passé devant moi. Courtoisie. J'ai appuyé sur le bouton de l'étage. Au douzième, même geste, il est sorti. Je suis sorti. Long couloir. Il m'a suivi jusqu'à ma porte. J'avais gardé la clé de ma chambre dans la poche de mon manteau. Sitôt la porte refermée, il a respiré profondément et m'a regardé, fixement. J'ai retiré mon

manteau. Il a posé ses livres sur la table basse près de la baie vitrée. Et il a regardé la ville, d'en haut, comme s'il ne l'avait jamais vue de si haut, émerveillé.

« Ensuite, par signes, il m'a fait comprendre qu'il désirait se laver. Je lui ai tendu un des deux kimonos qui se trouvaient sur le lit et je lui ai montré la salle de bains où il s'est enfermé, longuement. Bruit de la douche. Longue douche. Puis, silence, une préparation. Et j'ai eu peur, peur de tout ce que j'avais vécu, comme je l'avais vécu, sans plus aucun rite, usant trop vite de l'autre. Sur la sangle qui nouait ses livres et ses cahiers de cours, je lus son nom, Koto, et son prénom, Massayaki. Massayaki Koto. Le nom était souligné. Sur la couverture du premier livre, en anglais, un titre *History of the Seas*. L'histoire des mers. Il sortit de la salle de bains en nouant la ceinture du kimono. Je vis ses jambes nues, ses pieds nus, ses genoux, et la nudité de son cou. Il s'assit au bout du lit. Et me tendit l'autre kimono.

« Je suis resté longtemps sous la douche. Je me devais de rester aussi longtemps que lui. En Europe, avec un jeune homme de rencontre, j'aurais craint, coupé de l'autre par le bruit de l'eau et la porte fermée, d'être volé. Là, un sentiment me gagna : j'étais le voleur. Le voleur d'un rite. Simulacre. Et je me sentis brusquement racé, au sens du rejet. J'étais sa curiosité. Il n'était plus la mienne. Je me suis longuement séché. Puis j'ai placé mes vêtements dans le dressing, aussi proprement que lui. J'ai enfilé le kimono. Et je l'ai rejoint.

« Il avait branché la radio de chevet. Musique de genre. C'était l'heure des cocktails. Une sorte de fox-trot avec trompette magique. Je me suis assis au bout du lit, à côté de lui. Nous nous tenions, tous deux, mains à plat sur le lit. La nuit était tombée. Le paysage de la ville se criblait de lumières aux fenêtres, d'enseignes lumineuses et d'horloges électroniques géantes répétant toutes cette heure identique, immensité du temps signalé dans le noir. Puis j'ai posé ma main gauche sur sa main droite. Et lentement nous nous sommes penchés l'un vers l'autre et nous nous sommes embrassés. Mais ce baiser, il ne l'a pas échangé. Il me regardait intensément, comme effaré. J'ai caressé son buste. Il a posé sa tête sur mon épaule. C'était un petit animal doux, aux cheveux soyeux. Nous sommes restés longtemps, ainsi, assis, maladroitement dans les bras l'un de l'autre, l'un n'osant plus embrasser l'autre, l'autre se pressant comme un enfant. Il se leva, reprit sa montre et me fit comprendre qu'il devait rentrer chez lui. Il disparut dans le dressing, réapparut habillé, attrapa ses livres par la sangle et me salua à distance, plusieurs fois, petits mouvements de tête vers le bas. Je lui ouvris la porte. Il sortit. Dans le couloir de l'hôtel, il ne se retourna pas. Il vient de me quitter. Je viens d'écrire ces lignes. Sur le vif. Je suis en kimono. Je suis propre. Il avait une peau de soie. Et des yeux noisette. Il cherchait à se faire une place dans le creux de mon épaule. Le sacripan me faisait mal. Quelque chose me disait que, pour lui, ç'avait été tout de suite et pour toujours. Puis rien, pour jamais, et repartir. Net. Intact. Me laissant au ravissement suspect de la mémoire de ces lignes. Tout ce dont nous raffolons. Une bouche qui ne s'ouvre pas. Un baiser qui n'en fut pas un. Lussac vient de m'appeler " alors ? " " Alors, Lussac, rien. Je repartirai demain avec une illusion de moins et une certitude de plus. " " Laquelle, Hanssen ? Vous ne devez pas perdre confiance. " " J'ai perdu conscience, Lussac. Je n'en ai jamais eu. " Il vient me chercher à huit heures. Il veut m'emmener dans le quartier des jeunes. " Ce pays leur est donné. Le pouvoir conservateur sacralise ses adolescents. Vous allez voir. " Je viens de m'habiller. Je pense à toi, Sam : cette histoire, j'oublierai certainement de te la raconter. Karpak, lui, l'enjoliverait. Fin. »